

QUENTIN JARDON

Le chagrin moderne



Flammarion

Premier roman

QUENTIN JARDON

Le chagrin moderne



Flammarion

Premier roman

Quentin Jardon

Le chagrin moderne

roman

Flammarion

Quentin Jardon

Le chagrin moderne

Flammarion

© Flammarion, 2024.

ISBN Numérique : 9782080450081

ISBN Web : 9782080450104

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782080450074

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Alors qu'il prend la route des vacances, Paul est saisi d'une irrépressible envie de fuir sa vie, quitte à abandonner sa femme, que pourtant il aime, et leur petit garçon sur une aire d'autoroute. Cet humoriste belge, après avoir connu un début de succès, a vu sa carrière s'effondrer brutalement le soir où il a tenté, déguisé en arbre, un sketch engagé sur le réchauffement climatique. Aujourd'hui, son sens de l'humour l'a déserté et il ne peut plus faire semblant : quelque chose ne va pas. Est-ce lui qui ne tourne pas rond ? La société ? Le monde ? Le road-trip en voiture sera le siège d'une introspection aussi drôle que désespérée, aiguillée par des rencontres avec d'autres voyageurs en proie au même « chagrin moderne ».

Avec beaucoup d'esprit, Quentin Jardon met en scène les aventures picaresques de Paul et, ce faisant, définit les contours du mal du siècle d'une certaine jeunesse occidentale.

Journaliste, cofondateur du magazine Wilfried, Quentin Jardon est né à Bruxelles en 1989. Il a publié un récit-enquête sur l'informaticien Robert Cailliau (*Alexandria*, Gallimard, 2019). *Le chagrin moderne* est son premier roman.

Du même auteur

Alexandria. Les pionniers oubliés du web (récit-enquête), Gallimard, 2019.
Le Siècle des coureurs. Histoires intimes du cyclisme belge (co-écrit avec François BRABANT), Weyrich, 2022.

Le chagrin moderne

À Bobette.

PREMIÈRE PARTIE
L'ÉCHANGEUR AUTOROUTIER

1

Clémence s'était déjà installée au volant. Je venais d'enclencher la fermeture automatique du coffre. Le coffre s'était rouvert à cause d'une valise que j'avais aussitôt renfoncée d'un coup de poing hasardeux, comme un boxeur stupide, en chuchotant des insultes au concepteur des hayons électriques, en appelant de mes vœux, sans tout à fait mesurer mes propos, sa décapitation. J'avais passé la tête par la fenêtre pour embrasser Marius et m'assurer que sa ceinture était correctement bouclée. Ce faisant, il m'avait souri ; et c'est au moment où j'avais réceptionné ce signal en provenance de mon petit garçon, c'est au moment où il m'avait signifié par cette rapide mutation de l'expression, l'élément de langage le plus courant entre lui et moi, combien il était excité de partir en vacances, c'est à ce moment que m'était venue l'idée de l'abandonner, et d'abandonner Clémence.

Je les planterais dans un restoroute ou une station d'essence, je laisserais derrière moi les deux êtres qui étaient le socle de mon existence, j'ignorais encore pour aller où, pour y faire quoi. Il n'est pas rare dans une vie qu'une telle pensée se présente, pour aussi vite s'effacer ; cet après-midi-là j'avais tout de suite compris, à cause de la sensation vénéneuse et bienfaisante qu'elle diffusait en moi, à cause de la vérité absolue qu'elle véhiculait — qui disait que je n'avais plus rien de bon à leur offrir, qui disait que c'était la seule chose à faire —, j'avais tout de suite compris que cette pensée ne me quitterait pas tant qu'elle ne s'accomplirait pas.

Jusqu'à il y a peu, le bonheur était constitutif de mon existence. Mes souffrances ne dureraient pas, elles manquaient de pugnacité. J'avais une sorte d'armure dont m'avait doté ma mère, qui s'appelait l'optimisme. Le malheur, le vrai, n'avait pas encore osé me défier. Je n'avais pas perdu d'être cher, au contraire de Clémence. Je n'avais pas connu de chagrin d'amour dévastateur. Je n'avais jamais contracté de maladie importante ; mon seul séjour à l'hôpital avait été motivé par l'ablation de mes dents de sagesse, vers dix-neuf ans. Je n'avais pas connu la pauvreté. J'avais été couvert d'amour par mes parents, que j'avais eus pour moi seul. Je n'avais pas, à la différence de nombre de mes congénères, grandi avec des névroses qui auraient elles-mêmes gagné en superficie au fil des âges, et je n'avais pas de prédisposition pour la mélancolie, enfin je crois. Fort de cette félicité, j'avais rapidement acquis une conception positive de la vie ; par défaut, les gens, les plantes, le ciel, le cours des événements me voulaient du bien. Comme d'autres hommes, et je dirais même, sans vouloir me comparer à plus grand que moi, comme l'Empire romain, je connus un âge d'or, lequel précède toujours un lent déclin ou parfois un effondrement brutal. Le mien, d'âge d'or, débuta le soir où je devins officiellement humoriste ; il s'acheva sept ans plus tard, disons avec la naissance de Marius.

Coquetterie du destin, c'est un sourire qui précipita et mon ascension et ma chute, deux sourires matriciels ; celui d'un vieillard et celui de mon fils.

La soirée était tropicale, on aurait juré que Bruxelles avait perdu plusieurs degrés de latitude nord ; des rayons obliques percutaient la cime des grands sapins qui bordaient le comedy club où j'allais me produire, et la clameur des bars du quartier faisait vibrer l'air. J'étais seul sur le trottoir à respirer fort, je me gonflais et me dégonflais de gaz bien chaud, comme une montgolfière. Dans la salle, un petit nombre de spectateurs patientaient, prêts à me juger sur scène. Je n'avais pas le trac. J'étais trop fier pour ça. Je voulais justement effectuer une brève incursion à l'intérieur de moi-même car je savais que j'y trouverais des matériaux solides. L'ambianceur du café-théâtre s'apprêtait à m'annoncer au micro, moi, Paul Paliseul, le huitième candidat de la soirée, et je n'attendais rien d'autre que la victoire dans cette compétition entre apprentis humoristes inspirée des shows de stand-up américains. Je n'attendais rien d'autre que la victoire, pourtant je restais englué dans le trottoir, comme si le pavé avait fondu sous l'effet de la chaleur. J'espérais quelque chose, et ce quelque chose vint.

De l'autre côté de la rue, claudiquant sous les grands sapins, un vieux loqueteux buvait de l'eau à la bouteille. Son bras tremblait. L'eau perlait sur sa barbe et mouillait ses haillons. Il s'arrêta net, promena son regard autour de lui. Je croyais qu'il cherchait une poubelle ; je n'y étais pas du tout. Il projeta violemment sa bouteille contre le sol, qui rebondit dans un crépitement de plastique avant de glisser sous un banc. Il tourna la tête vers moi et me dévisagea. Il sourit.

Je venais d'être frappé d'une fulgurance qui m'éblouit la pensée. Il manquait encore à mon spectacle un geste absolument fou ; je l'avais maintenant trouvé. Je retournai dans la torpeur du comedy club. « Le voilà, le voilà ! » s'exclama l'ambianceur lorsqu'il m'aperçut à la sortie du vestibule. Je discernai dans l'assistance comme un souffle, la manifestation d'un malaise qui refluit, pas tout à fait éteint encore. Je gardai le visage fermé, je me concentrais sur l'image du vieillard à la bouteille d'eau, sa main qui tremblait et l'eau qui dégoulinait, son corps vétuste alors que je me faufilais agilement entre les tables, son regard mort quand le mien allumait plus de feux que le Stromboli, tout ce qui nous séparait sauf cette malice, et le geste que j'étais sur le point d'accomplir.

Je conservais avec moi l'odeur épineuse des grands sapins.

Tandis que j'achevais ma course pour rejoindre le faisceau des projecteurs, dans la pénombre les vastes yeux verts de Clémence croisèrent les miens. Sa mâchoire était crispée, signe qu'elle ne donnait pas cher de

ma peau ; elle corrigea aussitôt son expression et ses pommettes se gonflèrent comme deux œufs de caille. Mon père qui se tenait derrière elle orienta vers moi un regard concentré et durci. Il brandit son poing serré. Il me fit penser aux entraîneurs de tennis qui encouragent leur poulain depuis les tribunes. Quelque part j'étais ce poulain, et il était cet entraîneur. Il se prenait déjà pour mon agent. Il me considérait comme sa future rente. La commission qu'il retiendrait sur mes succès remplacerait son salaire d'ingénieur à la Société des transports de Bruxelles, et plus tard, lorsque ma célébrité se monnayerait en toutes circonstances, il s'achèterait un domaine agritouristique en Italie, où il produirait de l'huile d'olive et élèverait quelques bestioles, un désir obsédant, de nos jours un rêve banal. Je tâchais de tempérer son enthousiasme : « Non, papa, ça n'arrivera jamais. » Je disais ça, mais je pensais le contraire. Mon père me fixait intensément, d'abord déçu, vexé, et puis je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause de mon échec à faire mine d'être sérieux, il basculait dans un grand rire aigu. Je montai sur scène.

Les projecteurs m'aveuglèrent, le silence se fit. Ce fut une succession de gestes rapidement exécutés. Je saisis la bouteille placée sur le tabouret à l'attention de l'artiste. Je l'ouvris avec une fébrilité exagérée pour singer le type en proie à un épouvantable trac. Je la portai à ma bouche. Je me renversai de l'eau un peu partout sur le corps, exprès. Enfin je broyai le plastique sous mon poing avant de l'éclater au sol sans aucune raison apparente. Retranscrite de la sorte, mon entrée en scène peut paraître médiocre, mais son caractère absurde, inattendu, en fait carrément nihiliste, provoqua un fou rire général dans le petit café-théâtre de mon quartier. Je venais d'apposer ma signature, je m'étais démarqué de la concurrence avant même d'avoir prononcé la moindre parole ; je m'étais ouvert, pensais-je ce soir-là, alors que j'avais vingt ans, la route vers Paris.

Clémence régla la température de notre Peugeot 2008 sur vingt degrés ; l'air conditionné dans l'habitacle se mit à souffler comme un jour de mistral. La radio diffusait *La Kiffance* de Naps, l'un des tubes de la décennie. *OK, prépare tes valises, ma jolie.* Elle encoda dans le GPS l'adresse de notre gîte de vacances ; le verdict tomba aussitôt, nous arriverions à 00 h 22. Elle posa la boîte de ses lentilles de contact sur le tableau de bord, elle avait oublié de se les appliquer. Il lui arrivait souvent de sortir où qu'elle soit cette paire de ronds blancs soudés comme des lunes siamoises, d'extraire de la solution aqueuse deux coques translucides, et d'administrer à ses vastes yeux verts une brillance supplémentaire, un surcroît de magnétisme. Assis derrière sa mère, Marius nous faisait part de son état de plénitude en usant de formulations peu conformes à la langue française telle que reconnue par les académiciens. *J'veis t'faire kiffer les week-ends, ma jolie.* À mes pieds reposait le sac de provisions, le pique-nique que j'avais préparé, des biscuits Dinosaurius, des chips au paprika, une barquette de houmous, un tupperware de pâtes à la grecque, un thermos de café, deux bières et deux gourdes d'eau fraîche. La scène dans son ensemble ressemblait à de la grosse *kiffance*.

Je ressentais toujours la turbulence déclenchée par la pensée de la fuite. Un magma libérateur, grisant, déchirant, tragique, et en même temps bien banal, car combien d'hommes avant moi n'avaient-ils pas songé à tout plaquer ? Combien n'étaient-ils pas passés à l'action ? Il y avait pourtant dans mon projet quelque chose d'altruiste, et aussi de résolument moderne, une contemporanéité qui m'effrayait car elle me disculpait, elle me laissait impuissant, et elle n'offrait pas d'issue.

Marius manifesta rapidement son impatience par des gémissements, des petits cris aigus, quelques mots répétés en boucle et à volume croissant (rien de très agréable). Je tentai de le distraire au moyen de toutes sortes d'animations théâtrales, donnant vie à l'objet le plus anodin. Vu de l'extérieur, je devais avoir l'air d'un père inventif, bien dans sa peau ; cette posture d'illusionniste n'est pas bonne pour la santé mentale, tous les psychiatres vous le diront. Je parvins à l'apaiser au bout de ma quatrième ou cinquième saynète ; la contemplation de l'immense étendue périurbanisée de Bruxelles lui parut soudain constituer un divertissement tout à fait acceptable. Clémence profita de l'espace de parole durement reconquis par mes soins pour se confier sur ses tracasseries du moment, la gorge un peu nouée. Je l'écoutai très attentivement ; je me disais, même si la perspective me semblait alors invraisemblable, que j'entendais peut-être sa voix pour la dernière fois, son timbre un peu mâle qui me voulait encore du bien. Bientôt une autre personne, sa sœur adorée, sa tante, une amie d'enfance, plus tard un nouvel homme l'écouterait débobiner avec fièvre le fil de sa journée, faire le bilan des choses qui lui résistaient et des petites victoires arrachées aux vents contraires, séparer les faits entre deux camps, ceux qui entravaient sa marche en avant dans le monde et ceux qui l'accéléraient. Durant un temps qu'elle voudrait plus court, malgré elle, dès qu'il lui arriverait l'événement le plus anecdotique, c'est à moi qu'elle penserait encore en le racontant à quelqu'un d'autre, et puis peu à peu je m'effacerais. Je ne serais plus le confident qui suffirait à tous les autres. J'inclinai légèrement mon dossier à l'aide de la roulette prévue à cet effet. « Pfff, ça craint de plus en plus, au magasin », commença-t-elle. Elle disait toujours « le magasin », un nom générique pour désigner la franchise de la chaîne Carrefour dont elle avait la direction, la plus grande de Bruxelles. Je ne me faisais pas prier, moi, quand on me demandait ce que faisait ma femme, pour claironner qu'elle était la patronne du plus grand magasin Carrefour de Bruxelles. Ça chialait la classe, et c'était la vérité. J'étais fier d'elle, à cause de sa beauté bien sûr, de son aura de jeune mère en pleine possession de ses moyens, et encore plus de la fonction de pouvoir qu'elle occupait avec talent, en fait simplement de la femme qu'elle était devenue, avec quel éclat elle avait terrassé la tragédie de son adolescence. Plus j'étais fier d'elle plus j'étais honteux de moi. Les deux sentiments se nourrissaient de leur opposition et menaçaient de fusionner en un seul, la jalousie.

Au magasin donc, ça n'allait pas fort. Il fallait vendre et réapprovisionner à l'infini, vider et remplir, tout ça pour quoi ? À cause de la conjoncture, les indicateurs de performance poursuivaient leur descente inexorable, et la direction du groupe poussait Clémence dans ses retranchements, l'obligeant à augmenter les cadences, réduire ses effectifs. Les tapis roulants des caissières devaient coulisser sans plus jamais s'arrêter, les produits du monde entier converger en continu sur ces longs rubans noirs, le défilé de denrées périssables grossir comme une rivière en crue, et Clémence exécuter des décisions qui venaient d'en haut, brisaient des emplois, sectionnaient des relations qu'elle avait patiemment tissées avec son personnel. L'autorité par le pouvoir, tout ce qu'elle haïssait. Pour la première fois depuis qu'elle avait intégré le groupe, elle envisageait de ficher le camp. Elle s'était bâti une réputation. Elle avait cultivé des compétences. Elle avait atteint un niveau d'excellence qu'elle pourrait facilement mettre au service d'une autre entreprise, sur un nouveau théâtre d'opération où elle réclamerait davantage d'autonomie, une liberté d'action spécialement aménagée pour elle, et un salaire qui vaudrait assez pour deux. « J'y pense tous les matins en me rasant la chatte, me dit-elle avec malice, mais que se passerait-il pour mes équipes si je les laissais entre les mains d'un autre ? »

Au cours de notre conversation dans la Peugeot, Clémence évita d'évoquer son *idée bizarre*, mais je savais que c'était dans sa tête un projet souterrain, une force tellurique qui tôt ou tard chahuterait de nouveau ses sens et les miens. Je pensai un instant qu'elle y viendrait à pas tâtonnants, comme dans un jeu d'approche. Ce n'était pas un sujet facile à aborder, surtout avec moi, et surtout compte tenu de ma réaction la seule fois où elle avait osé m'en parler.

C'était un de ces soirs où j'avais tenu le bar jusqu'à minuit dans un comedy club du centre-ville, près de la Bourse. J'étais rentré dans un état plus penaud que d'ordinaire, pas tant parce que je n'exerçais plus le métier de mes rêves — j'y trouvais même une forme de plaisir, eu égard à mon état mental je ne m'accommodais pas trop mal d'un job un peu bête, actif, faisant barrage aux pensées, et en général éloigné des sujets de société qui m'accablaient tant —, non, ce qui m'avait rendu particulièrement tristounet, c'était la vue, sur la scène du petit café-théâtre, d'un humoriste dont j'avais assisté au sketch pendant la plonge. Il faisait ses premiers pas dans le stand-

up et ce fut aussitôt un triomphe, comme s'il venait de rencontrer sa destinée ; son style m'avait rappelé le mien. J'avais eu la sensation d'observer de l'extérieur celui que j'étais neuf ans plus tôt, bien avant le gel de mon sens de l'humour.

De retour dans l'appartement endormi, j'ouvris le frigo. Je me cuisinai des œufs brouillés allongés au lait et saupoudrés de persil. Je me servis un verre de vin blanc à ras bord. J'entrebâillai la porte de la chambre de Marius. C'était un être encore plus pur la nuit que le jour, absolument silencieux et immobile, comme mort sous sa pépinière d'étoiles en polychlorure de vinyle qui projetait sur lui une pâleur phosphorescente. Je songeai par anticipation au moment où, arrivé à l'aube de la trentaine, il m'interrogerait sur la période maudite que j'étais en train de traverser. Nous parlerions tels deux amis séparés depuis des lunes. Il questionnerait avec une curiosité sévère le contenu de cette vie dont il avait fait partie sans être en capacité de comprendre ce qui s'y jouait vraiment. Il me jugerait avec son regard de jeune adulte à qui tout réussit encore. Il pétillerait des illusions propres à son âge, sur le point de s'éteindre. L'admiration sans mélange qu'il avait pour son père aurait disparu, il aurait percé mes grosses lignes de faille ; ce ne serait pas un chouette moment.

J'eus beau, même à moitié ivre, m'introduire avec délicatesse sous la couverture, Clémence se réveilla aussitôt. Les yeux toujours clos, elle tâtonna les draps et me prit la main. « Alors, les jeunes filles t'ont filé un bon pourboire ? » demanda-t-elle dans un marmonnement original. « Pfff... » dis-je. Je cherchais une parade pour éviter d'avoir à prononcer un montant. « Il y avait un humoriste sur scène, un type super drôle, c'était sa première, ça m'a rappelé... » Ma phrase était allée *morendo*, Clémence l'accueillit en me serrant davantage les doigts ; assemblées, nos mains secrétèrent de l'humidité. La masse difforme s'aplatit à côté de moi. Rien, jusque-là, ne présageait l'irruption imminente de *l'idée bizarre*. Je savais qu'autrefois — un autrefois pourtant proche — nous aurions aisément exorcisé les difficultés de la vie en faisant l'amour ; elle m'aurait malaxé les fesses, d'un coup j'aurais plaqué ma bouche contre son sexe sec. « Trente-deux euros vingt-cinq », avouai-je finalement. Le salaire de Clémence pouvait soutenir à lui seul notre train de vie sans excès, mais tout de même, j'étais l'homme, et malgré moi je me sentais le devoir d'apporter la contribution principale. Auparavant, quand je brillais sur scène, je faisais

mes comptes avec désinvolture, et tous les mois je me rendais à la banque déposer mes coupures. À l'époque de Paris...

Clémence s'était relevée, je discernais, qui se découpait dans la pénombre, sa chevelure électriée. Je l'ignorais, mais elle était occupée à prendre son élan ; son chuchotement devint voix, et à cette voix elle tenta d'imprimer une tonalité naturelle, bien que je perçusse dans l'air noir des modulations suspectes. « J'ai pensé que je pourrais de temps en temps donner quelques massages tantriques... » Elle marqua une pause, comme une apnéiste qui hésite déjà à remonter. « Les clients paient cher pour ça, et moi ça me plairait. Il faudra juste que je me forme au préalable auprès d'un maître, et puis... » Je l'entendis déglutir comme pour avaler un médicament dont elle aurait redouté les effets. Elle s'affaissa de nouveau et tendit ses bras au-dessus de la couverture, semblable à une divinité mal momifiée. Elle avait utilisé le mot *ça* pour ne plus avoir à énoncer la terminologie sulfureuse. Naturellement, il ne m'avait pas échappé que Clémence, depuis un moment, lisait des ouvrages sur le tantrisme, suivait d'obscures formations en ligne, s'astreignait à des exercices respiratoires, s'adonnait à de brèves séances de yoga au saut du lit ; elle avait même songé à s'inscrire à une journée d'*exploration sensorielle* en pleine nature. Diminué par mes propres déboires, j'avais manqué de vigilance. Je pensais qu'elle s'intéressait au système de croyances qu'il y avait là-dedans, comme d'autres se prennent d'une passion éphémère pour l'égyptologie. Du peu que j'en savais, les massages n'étaient qu'une déviance New Age du tantrisme, un commerce chic de la chair qui plaisait particulièrement aux Occidentaux. Le principe, d'une grande simplicité, consistait à tripoter des corps entièrement nus, souvent des corps d'hommes, jusqu'à ce que ces derniers livrent leur sperme et, peu après, leur argent liquide. Pour augmenter notre niveau de vie et élargir sa *palette de compétences*, ma femme se proposait donc d'astiquer à l'huile chaude des pénis de riches. J'en conçus des sentiments ambigus ; ce qui dominait toutefois, c'était l'humiliation.

Puisque j'étais incapable de produire une réponse, Clémence ramena ses mains à hauteur de ses seins et se tritura les doigts avec anxiété. « Ce n'est pas ce que tu t'imagines », reprit-elle en donnant l'impression de répliquer à une objection. Je pense même qu'elle était quelque peu vexée, alors qu'en principe la victime c'était moi. J'eus droit à un rapide *laïus* sur les massages tantriques, un enseignement hindou vieux de plusieurs millénaires, un rite

cosmologique qui permettait de faciliter la circulation de l'énergie vitale logée en chacun de nous, êtres fourbus par un quotidien statique, et par là de nous reconnecter à ce qui fait *l'essence de la vie terrestre*. Il n'était absolument pas question d'une bonne baise transactionnelle dissimulée derrière une appellation ésotérique, mais d'une expérience charnelle délivrée des tabous sociaux et encadrée par des règles de bonne conduite, comme l'interdiction de la pénétration (par quelque orifice que ce fût). Je ne parvenais toujours pas à construire un contre-argumentaire, encore moins à le prononcer. « Ouais mais non... » soupirai-je finalement. Clémence patienta un peu pour me laisser développer mon raisonnement, mais j'avais tout dit. Une acidité sous la conduite de mon cerveau me brûlait le ventre et consumait mes tissus cellulaires. C'était déjà un bien bel effort d'avoir produit ces trois mots. En fin de compte, *l'idée bizarre* était le résultat de l'insatisfaction que je causais à Clémence, ou de la déception qu'elle éprouvait à mon égard, plus probablement un mélange des deux.

« Je sais pas, je proposais ça pour... et puis moi... » relança Clémence. Sa phrase s'autodétruisit. Elle n'osa plus rien ajouter, elle craignait peut-être que je laisse éclater une colère dévastatrice, ce n'était pourtant pas mon genre, alors là pas du tout. Elle se lova près de moi, la main sur mon cœur qui battait fort, ses lèvres déposées sur mes joues. Figée dans cette position, elle finit par trouver le sommeil. Je me mis à bander *dans le vide*, situation peu courante si l'on voulait bien se pencher sur les us et coutumes de notre couple ; en général Clémence s'occupait toujours volontiers de ma bite, elle ne me demandait même pas mon avis. Je conçus soudain un truc salace entre elle et moi, un peu crapuleux, presque punitif. Je gagnai la salle de bains à la hâte ; après avoir joui, prenant conscience que j'avais oublié de me laver les dents, je me saisis du tube de dentifrice. Le miroir me renvoyait le reflet d'un jeune père en marcel de nuit atteint d'un syndrome invisible. J'examinai comme chaque soir le temps qui œuvrait sur mon apparence, les rares filaments argentés parmi la touffe de cheveux grosse comme un tas de foin, le sillon cendré en expansion lente sous les yeux, les avant-bras blanchis et ramollis, les dents légèrement jaunies par le café malgré un nettoyage quotidien à la brosse électrique et le recours religieux au fil dentaire (à ce sujet, j'avais carrément reçu les félicitations de ma dentiste lors de ma dernière visite, elle n'avait jamais connu de patient aussi appliqué ; en général, m'avait-elle appris, les fils dentaires, ça fait chier tout le monde).

« Bref, reprit Clémence dans la Peugeot, j'envisage de quitter Carrefour. Ou même de changer de secteur. Ce pourrait être quelque chose de très différent, je n'exclus rien. » Elle demeura suspendue à cette altitude, comme si elle hésitait à pousser la porte entrouverte. Il y a des gens pour qui mener une existence normale est une mission impossible, même avec les faveurs du destin. Clémence avait survécu au pire des malheurs, et elle évoluait à présent dans ce siècle avec une telle aisance qu'elle avait le luxe de se laisser bercer par le songe d'un renversement total.

Nous approchions de Mons, dernière grande ville avant la France. Le paysage depuis Bruxelles n'avait offert qu'une enfilade de conurbations sinistres ; j'étais impatient de me mêler à la nature, enfin une sorte de nature, ce qu'il en restait. Je me souvins, et ce souvenir ne manqua pas de me serrer le cœur comme à peu près tous les souvenirs de mon enfance, de ce que la proximité d'une frontière suscitait en moi lorsque j'étais petit, comment le parfum des vacances modifiait immédiatement les dispositions de l'esprit, tel un sortilège. Mes parents me tiraient de mon sommeil peu avant l'aube et nous quittions Bruxelles, ça sentait le café dans la voiture, cette odeur associée au ronronnement de la route élargissait instantanément l'horizon. Nous quittions Bruxelles, je faisais la connaissance des forêts et des champs, j'apercevais des animaux le plus souvent domestiqués, programmés pour l'assiette — mais je n'avais pas encore l'âge pour le remarquer, c'étaient des animaux, nom d'un petit bonhomme, de stupéfiantes inventions que l'on ne rencontrait pas à la ville, ou alors, et l'idée était encore plus vertigineuse, ce n'étaient pas des *inventions*, rien ni personne n'avait inventé la vie, et dans mon esprit de petit garçon je tentais d'appréhender cette possibilité que tout ce que je voyais de cœur qui bat de sève qui colle de rivière qui coule n'était le produit d'aucune instance fondatrice. Il fallait observer et apprécier, c'est tout. La Haute Campine me semblait vaste comme les steppes d'Anatolie, l'Ardenne aussi giboyeuse et verdoyante que la Nouvelle-Zélande, le bâtonnet de littoral au bout du pays d'un bleu infini — et puis s'ouvrait la France, et puis apparaissait l'Italie : cette impression que la croûte terrestre contenait des milliards d'organismes qui s'épanouissaient en harmonie, qui ne périraient jamais, ou alors pour les besoins des uns et des autres, suivant les lois sympathiques de la pyramide

alimentaire. Tout ça était faux, et je devrais bien l'apprendre un jour. Il n'y avait plus grand-chose dans ce pays, sinon des maisons pavillonnaires. Les quinze dernières années avaient été les pires, on avait construit et goudronné plus que jamais. Mon affection pathologique pour la nature était peut-être aggravée par mon absence de contacts avec elle, comme on aime une personne qui s'est éloignée, qu'on croyait omniprésente quand on était petit ; juste à soi.

Tous les souvenirs de mon enfance me serraient peut-être le cœur mais j'en gardais un qui le serrait si fort qu'il le tordait ; il le picotait comme une aiguille à tricoter. Il était resté tapi en moi à la façon d'un mauvais germe, à croire que dès l'instant où il avait eu lieu j'étais devenu vulnérable à un trouble que l'époque n'était pas près de diagnostiquer, et qui aujourd'hui ne me laissait d'autre issue que la fuite.

Enfant, donc, je croyais dur comme fer à une fable (une fable à laquelle croient tous les enfants) selon laquelle la nature a toujours été ainsi, et elle ne changera jamais ; elle aime les humains, et en retour nous l'aimons. Le printemps venu, je faisais avec ma mère des semis de tournesols, de courgettes, de potirons, de salades en tous genres, et jusqu'à la fin de l'été je passais mes journées dans notre petit jardin de ville oblong à observer rougir les tomates, croître les cucurbitacées. Je ne connaissais rien de plus fascinant et mystérieux que ce phénomène de bourgeonnement au bout de longs mois d'hibernation, et puis d'expansion, de suppression du vide, qui menait à la formation de fruits et de légumes, à la démultiplication et à l'amoncellement. Le décor de mon enfance se modifiait et fécondait, et ça ne demandait pas un sou. Je vouais un culte au seul arbre de notre jardin, un figuier que ma mère avait planté à ma naissance, simplement pour célébrer la vie. Je le traitais comme mon double végétal. Je défendais à mon père de le tailler pendant l'hiver. J'interdisais à quiconque de cueillir ses fruits, qui pourrissaient sur place. J'évaluais à la main la circonférence de son tronc ; mon instrument de mesure étant lui-même en pleine croissance, je me perdais dans mes calculs. Son feuillage rugueux se reflétait sur les fenêtres des façades alentour, je m'éclatais d'avril à novembre dans l'imaginaire d'une forêt encaissée, constituée de figuiers clonés par un jeu de miroirs, et environnée de briques rouges et d'enduit délavé. Un été, de retour d'Italie, dévoré par l'impatience de découvrir combien le jardin avait poussé en notre absence — seule chose qui pouvait me consoler de la fin

des vacances —, je bondis hors de la voiture et trouvai le figuier couché sur le flanc ; dans sa chute, il avait détruit la totalité du potager. Notre vieille voisine enragée l'avait abattu à la hache, elle ne supportait plus son ombre portée qui flétrissait son parterre de capucines. J'avais dix ans et je venais de comprendre que la mort est un ouvrage bien plus rapide, beaucoup moins fastidieux que la vie.

Je m'étais protégé de cette révélation en me construisant une personnalité d'intrépide, inconséquent et sûr de sa chance, qui à présent me rongait de l'intérieur. J'étais assiégé par une nostalgie spéciale qui ne concernait pas que le paradis perdu, la belle nature d'autrefois, inviolée, idéalisée, mais s'étendait aussi vers le futur. Elle m'étreignait quand je contemplais une peinture de Brueghel l'Ancien, avec ses canaux gelés — c'était le climat que je n'éprouverais plus jamais, celui d'avant la détraction. Elle me frappait pareillement quand je lisais une étude d'experts scientifiques qui nous promettait le chaos en cas d'aboulie. C'était une détresse perpétuellement ravivée, ne connaissant pas de fin.

Marius dormait la nuque pliée. Clémence avait activé le régulateur de vitesse sur cent vingt-quatre kilomètres à l'heure. Elle écartait puis rejoignait son pouce et son index pour grossir et réduire la carte sur l'écran du GPS, jusqu'à profiter d'une vue satellitaire sur le globe terrestre. Notre position était représentée par une flèche qui occupait désormais la moitié de l'Europe et ne bougeait plus. Notre vitesse de déplacement, observée de si haut, apparaissait comme nulle.

Maintenant qu'elle m'avait fait part de ses tourments, Clémence avait l'esprit allégé. Moi, j'étais appesanti, enfin en apesanteur, une lourde masse flottante. J'étais dans la voiture avec ma petite famille tant aimée, sans être vraiment là. Je traversais un bref moment de vertige, comme ça m'arrivait parfois depuis que ma nouvelle vie avait commencé — depuis l'effondrement de mon empire —, un instant de dérivation de l'esprit, de distanciation d'avec le réel, au cours duquel je me demandais de façon très triviale, en songeant à Marius qui n'avait encore pris conscience d'aucune des perversions du monde contemporain tel qu'il est régi par les adultes, en songeant à la joie bête qu'il éprouvait cent fois par jour et qui m'avait quitté, je me demandais quel était le sens de *tout ça*, autrement dit de cette existence vorace et déracinée que nous menions, ce quotidien sédentaire,

minéral, algorithmique, qui ne nous satisferait jamais, et par extension je me demandais s'il n'y avait pas une autre vie à mener, dangereusement simplifiée.

Au prix d'une forte contraction de mon cerveau, je parvins à réemplir mentalement l'espace physique.

Mon attention se porta sur la flèche du GPS, toujours immobile. Je me penchai pour agrandir la carte. La frontière française approchait. Mon projet de disparition redevint un sujet de préoccupation, à cause du moment d'absence que je venais de connaître, et à cause de la carte qui témoignait avec une vérité absolue des innombrables ramifications du réseau routier, de toutes les bifurcations possibles. Je me mis à tripoter l'écran. Je tâtonnai, j'agrandis une aire d'autoroute, je fis apparaître un village-étape. Je me promenai du bout des doigts le long de notre itinéraire en tentant de lutter dans ma tête contre sa prévisibilité, en voulant rompre avec le scénario omniscient conçu par l'intelligence artificielle, et par là avec la normalité apparente de ma vie.